L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE (7e SÉRIE)
N° 49. — 3 Déc. 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Mgr Belvederi. — II. Le centenaire du Collège américain. — III. Le Fulton Sheen brésilien. — IV. La mentalité de l'homme primitif. — V. Attaques contre Mgr Kiong. — VI. Les décorations napoléoniennes. — VII. Charles Borromée au tournoi. — VIII. A la TV du Vatican. — IX. Le projet Orion. — X. Les atmosphères terrestre et solaire. — XI. Le célibat ecclésiastique. — XII. La délinquance juvénile. — XIII. Le centenaire des Missions étrangères.

I
Mgr Belvederi

Beaucoup de ceux qui ont lu et relisent avec joie et profit ces petits livres qui ont pour titre : *Silence cartusien,* — *Voix cartusienne,* — *Harmonie cartusienne,* — *Face à Dieu,* — *Hauteurs sereines,* — *Contemplations mariales,* — *Liturgie d'âme,* auxquels s'ajouteront bientôt, nous l'espérons, au moins deux nouveaux titres, ignorent sans doute qu'à Rome, chez les Bénédictines de Ste-Priscille, le grand animateur de ces éditions était un savant archéologue, Mgr Jules Belvederi, qui vient de mourir, après avoir reçu à son chevet la bénédiction du Saint-Père en personne.

L'*Osservatore della Domenica,* en date du 11 octobre 1959, sous la plume de Sandro Carletti, nous donne une brève notice sur cet éminent serviteur de l'Eglise.

Il naquit à Bologne, le 3 avril 1882, et fut ordonné prêtre à Rome par le cardinal Pietro Respighi, alors cardinal-vicaire, en décembre 1904. Nul doute que le cardinal consécrateur ait eu grande joie à conférer l'ordination sacerdotale à ce jeune homme, car Jules Belvederi était son propre neveu. Il était également uni par des liens de parenté au compositeur de musique, Mgr Ottorino Respighi, et à l'inoubliable Mgr Carlo Respighi. Revenu à Bologne, après son ordination, Jules Belvederi fut d'abord secrétaire de son archevêque, le cardinal Svampa. Mais dès le début, il se montra très actif dans l'Action catholique, dans son ministère auprès des étudiants et dans la presse catholique.

Ce fut en 1923 qu'il fut appelé à Rome par Pie XI, qui voulait l'associer à la fondation de l'Institut d'Archéologie chrétienne. Belvederi en fut le premier secrétaire et l'infatigable animateur. Il eut aussi beaucoup à s'occuper de la grande Exposition missionnaire de 1925. Le maître de l'Archéologie chrétienne, à cette date, était l'illustre Mgr Jean Kirsch, d'origine luxembourgeoise, devenu Romain d'adoption et excellent historien de l'Eglise. Belvederi et Kirsch surent former des équipes de jeunes chercheurs destinés à assurer la nécessaire activité de l'archéologie romaine. Belvederi publia alors de nombreuses études qui firent sa réputation, et comme il était un orateur né, il y ajouta de nombreuses et lumineuses conférences, devant les publics les plus variés, tant en Italie qu'à l'étranger.

Ce fut pour reconnaître la haute valeur de ses travaux qu'en 1954, pour ses noces d'or sacerdotales, ses amis et admirateurs lui offrirent un recueil d'études originales intitulé *Miscellanea Belvederi.* Dans l'intervalle, le jubilaire était devenu Président de la Commission pontificale d'Archéologie. C'est à lui qu'on doit la reprise du précieux *Bollettino di Archeologia cristiana,* jadis fondé par Jean-Baptiste de Rossi, mais avec le titre nouveau : *Rivista di Archeologia cristiana.* Mais Mgr Belvederi ne s'est pas seulement intéressé aux Catacombes romaines, et spécialement à celles de Saint-Sébastien et de Sainte-Priscille, il fit aussi des recherches dans les cimetières chrétiens de Sicile et de Chiusi. Il fut l'animateur des fouilles autour de la basilique et des Catacombes de St-Alexandre, sur la Via Nomentana. Enfin, il organisa le IVe Congrès archéologique chrétien international, tenu à Rome en 1938. Il enseigna personnellement, durant des années, l'archéologie chrétienne à l'Athénée pontifical de la Propagation de la Foi.

Il fut avant tout un prêtre de foi et d'amour, un prédicateur de retraites spirituelles très appréciées, un chef ardent de l'Action catholique italienne, un « convertisseur » d'une rare puissance, et aussi le « père spirituel » du Collège Capranica, à Rome. Pour les Bénédictines de Sainte-Priscille, il fut, vers la fin de sa vie, un père très vénéré et aimé. Tous ceux qui l'ont approché savent ce que fut sa charité envers tous ceux que pouvait menacer le racisme, au temps qui précéda la seconde Guerre, et au cours de cette Guerre elle-même. Doctrine, sereine grandeur d'âme, cordialité innée, voilà ce que tous ont admiré en lui. S. S. Jean XXIII, n'oubliant pas qu'il avait été son condisciple, au Séminaire Pio, bien des années auparavant, tint à lui rendre visite, lors de la douloureuse maladie qui vient de l'emporter, et à exprimer publiquement la reconnaissance de l'Eglise envers cette grande âme que Dieu a rappelée à lui. C'est de grand cœur que nous nous associons au deuil des Bénédictines de Ste-Priscille, en souhaitant qu'elles continuent à nous donner les œuvres de dom Guillerand dont elles ont entrepris la publication.

II

Le centenaire du Collège américain

Le 11 octobre 1959, le Collège nord-américain de Rome a célébré son centenaire. C'est G. S. qui nous résume son histoire dans *Orizzonti* du 18 octobre. En tête, une gravure monumentale : « *Parmi les pins, au Janicule, le Collège américain.* »

Au-dessous, cet abrégé : « fondé en 1859 par Pie IX, élevé au titre de Collège pontifical par Léon XIII, béni, lors de son cinquantième anniversaire, par S. Pie X, le séminaire nord-américain, occupe, depuis 1953, l'un des édifices les plus modernes et les plus imposants de la Ville. Il a donné à l'Eglise 6 cardinaux, 115 évêques et 2.000 prêtres. » Plus bas encore, dans la même page : « Il a cent ans, mais il s'est refait les os » [1].

On devine par ces textes que le collège nord-américain de Rome n'a pas toujours eu la même place dans la Ville éternelle. Pie IX en le créant, en 1859, lui avait assigné un vieil édifice du XVII^e siècle, au centre de Rome, ancien couvent de dominicains, puis de la Visitation, avec une église dédiée à Notre-Dame de l'Humilité. Il s'ouvrit le 7 décembre 1859, avec 13 étudiants. Le pape lui rendit visite le 29 janvier 1860, en la fête de saint François de Sales, l'un des saints patrons du Séminaire, et il célébra la messe à l'autel même où avait célébré, disait-on, le saint Fondateur de la Visitation.

L'histoire de ce Séminaire subit naturellement toutes les vicissitudes de l'Histoire des U.S.A. La Guerre de Sécession lui avait enlevé un bon nombre de ses élèves. La prise de Rome, en 1870, par la maison de Savoie, faillit le faire confisquer par le gouvernement italien. Heureusement, le président Chester-Alan Arthur, à la demande de l'archevêque de New-York, le cardinal John Mac-Closky, intervint en personne auprès du gouvernement italien, pour réclamer la propriété de ce séminaire et il obtint gain de cause. En 1884, Léon XIII lui conférait le titre de Collège pontifical, et deux mois plus tard, le Séminaire célébrait ses noces d'argent. Pour ses Noces d'or, en 1909, le saint pape Pie X reçut tout le Séminaire en audience solennelle, et il déclara que les paroles lui manquaient pour dire « tout le bien que le Séminaire avait fait et continuait à faire à la grande nation. »

Mais la période la plus douloureuse pour ce Collège nord-américain devait être celle de la dernière Guerre. Il fut alors fermé, puis occupé par « les Fils des Italiens du dehors », jusqu'en 1948, date de sa réouverture.

Une Commission épiscopale américaine entreprit alors de lui donner un nouvel éclat. Le 12 novembre 1947, elle avait approuvé le projet de reconstruction totale dans un autre site : au Janicule. L'auteur du projet était le comte Enrico-Pietro Galeazzi, architecte des Palais pontificaux. Les travaux commencèrent le 18 octobre 1949, sous la surveillance du nouveau recteur, Mgr O'Connor, et, en 1953, eut lieu la solennelle inauguration du majestueux édifice qui avait coûté 3 millions et demi de dollars (un milliard 750 millions de nos francs). Aux fêtes de l'inauguration participèrent, outre une centaine d'élèves, 3 cardinaux américains, 17 cardinaux d'autres nations, 38 évêques américains et de nombreux autres prélats, tout le Corps diplomatique, sous la présidence de l'ambassadrice d'alors, M^{me} Clara Luce. De Castel Gandolfo, Pie XII avait salué « cette grande flamme d'espérance pour l'Eglise des Etats-Unis et du monde entier. »

A ce propos, le même article signale la croissance de plus en plus remarquable de l'Eglise catholique aux U.S.A. Sur 159.942.550 habitants que comptent les U.S.A., il y a 36.500.000 catholiques. En 10 ans, ce chiffre a progressé de plus de 10 millions. Les convertis de 1958 ont été : 140.414, et le total des baptêmes : 1.424.948. L'enseignement catholique, distribué par 147.330 professeurs, s'adresse à 7 millions et demi de jeunes. Les œuvres charitables sont très prospères : 801 hôpitaux, avec 131.070 lits ; 339 écoles d'infirmières, avec 34.743 élèves ; 295 orphelinats et 27.804 enfants ; 314 hospices de vieillards avec 27.890 assistés. Le catholicisme américain est en pleine floraison, avec 260 Collèges d'Universités, 1.589 écoles supérieures ; 16.552 paroisses pour 15.992 curés résidents et 560 non-résidents. On compte en outre 9.893 chapelles, 4.929 missions et 1.653 stations missionnaires. Le nombre des séminaristes ou scolastiques religieux atteint 36.980, dans 91 séminaires diocésains et 425 scolasticats. Le total des prêtres et religieux-prêtres dépasse 50.813, et il y faut joindre 9.694 frères et 164.575 sœurs. La haute hiérarchie comporte 4 cardinaux, 31 archevêques, 130 évêques et 41 abbés. Parlant du centenaire du Collège nord-américain, les *Nouvelles de chrétienté* du 15 octobre nous apprennent qu'il y a actuellement, dans ce Collège 281 élèves venant de 98 diocèses américains. En l'année 1959, il y a eu 51 ordinations sacerdotales. L'ancien siège de ce collège, via dell'Umiltà, est actuellement destiné aux prêtres qui entendent poursuivre leurs études ecclésiastiques à Rome.

III

Le Fulton Sheen brésilien

Mgr Fulton Sheen s'est fait une telle réputation à la télévision des U.S.A. qu'il sert de terme de comparaison pour ceux qui y font impression à leur tour. C'est le cas du R. P. Gaétan Vasconcelos, au Brésil. Sous le titre « *Le Fulton Sheen brésilien donne le bonjour à la TV* », Franco Testi nous parle de lui dans *Orizzonti* du 4 octobre.

Le P. Vasconcelos est un jésuite. Tous les matins, à la télévision du Brésil, c'est lui qui dit « bonjour » aux auditeurs. Il le fait avec tant de succès que ce sont les Brésiliens eux-mêmes qui l'ont comparé à Mgr Sheen. Comme le célèbre évêque américain, il a conquis les sympathies de tous ceux qui l'écoutent. Ses transmissions, simples et agréables, n'ont pas la forme de leçons catéchistiques, mais il s'adresse chaque matin à une catégorie d'auditeurs, en passant ainsi en revue toutes les variétés du corps social, invitant chaque sorte d'auditeurs à rendre hommage au Seigneur, pour leur vocation particulière, et il leur

[1] Sur le même sujet voir la *Civiltà cattolica* du 17 octobre, article du P. Cavalli.

apporte une pensée pour les unir à Jésus. Ses petits mots ont le titre général de « Paroles de vie ». Donnons une idée de son genre : le lundi, il parle à ceux qui ont le goût de la réflexion et il leur propose une « philosophie de la vie » ; — le mardi, il s'adresse aux jeunes ; — le mercredi, ce sera « un mot aux mamans ; — le jeudi : « une visite aux malades » ; — et il passe ainsi en revue les auditoires les plus divers. Mais ce n'est pas ici la diversité qui frappe, ce sont surtout l'opportunité, la profondeur, le ton aimable, gracieux, la physionomie avenante, le style direct et sans prétention qui ont fait la conquête du grand public. Le père dispose de 15 minutes , elles sont si bien remplies qu'elles passent avec une rapidité qui laissent tous les auditeurs sous le charme.

L'orateur a dit une fois que « ses paroles ont été vécues avant d'être prononcées ». De fait, il a pris une part particulière à la vie catholique de son pays. Il connaît les problèmes et leurs solutions. Il n'est pas seulement un intellectuel, il connaît les questions sociales, il y touche avec délicatesse et clarté. Ce qui lui tient le plus au cœur c'est ce décalage angoissant qui a sans doute toujours plus ou moins existé, mais jamais au même point qu'il atteint notre génération : l'opposition — le mot n'est pas trop fort — entre les *jeunes* et les *vieux*. Il est partout question, hélas ! des « blousons noirs » et des « teddy boys ». Entre les enfants et les parents, se creuse un fossé qu'on n'arrive plus à combler. Les jeunes sont la société de demain. Ce qu'ils sont aujourd'hui importent à ceux qui ont le souci de l'avenir humain. Le Père Vasconcelos revient donc souvent, tantôt d'une manière tantôt d'une autre, mais toujours d'une façon concrète et pratique, à ce problème des problèmes [2]

Un autre sujet qui lui est cher, c'est celui de la production intellectuelle. Dès que paraît un livre qui, soit par le nom de son auteur, soit par l'importance du sujet traité, lui semble digne d'être signalé, soit pour une mise en garde, soit pour une recommandation plus ou moins pressante aux lecteurs désirables, il en saisit son auditoire. Il attire l'attention ainsi sur les ouvrages qui le méritent et dont quelques-uns peuvent devenir pour ceux qui les liront des guides et des compagnons dignes de confiance.

Autre exemple de l'efficacité du ministère ainsi exercé par le P. Vasconcelos : il y eut à une date récente, dans un quartier ouvrier de Rio de Janeiro un écroulement d'immeuble qui, heureusement, ne fit aucune victime, mais laissa un grand nombre de familles sans abri. Le Père en parla à la TV et lança un chaleureux appel en faveur des sinistrés. A peine était-il sorti du studio, pour rentrer chez lui, ou plutôt pour se rendre au logis provisoire où il avait en personne recueilli les sans-logis, qu'il se vit en face d'une quantité d'automobiles. C'étaient les premiers secouristes qui lui arrivaient avec des dons en nature et en argent. Il se produisit à cette occasion ce qu'il put appeler, en remerciant ses auditeurs, « une insurrection de la bonté ». Et ce fut aussi une démonstration éclatante de l'efficacité prodigieuse des moyens actuels de propagande pour le bien, comme aussi, hélas, pour le mal.

Les communications du P. Vasconcelos se sont ensuite, la plupart du temps, prolongées en des recueils qui ont été publiés sous forme de livres éloquents : Philosophie de la vie, — Appel aux jeunes, — Paroles aux mamans, — Visite aux malades, — Avec la maman de Jésus, — En la présence du Christ, etc. Un volume de « Méditations » a réuni les conférences des samedis sous le titre : « *Au terme du septième jour* ». Bref, en quinze ans, le Père a donné déjà près de 6.000 conférences radiophoniques. Jamais l'on n'a mieux accompli le vœu exprimé par le Christ : « Ce que vous avez entendu à l'oreille, *prêchez-le sur les toits !* »

IV

La mentalité de l'homme primitif

Du 21 au 29 juin 1959, s'est tenu à Burg Wartenstein, à 50 km au sud de Vienne (Autriche) un symposium organisé par la *Wenner Gren Foundation*, au cours duquel 16 paléo-anthropologistes avaient à étudier ensemble « la vie sociale de l'homme préhistorique ». Le R. P. Bergougnioux, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, y présenta un rapport qui a été publié par le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* de Toulouse, de juillet-septembre 1959, sous le titre : *Réflexions sur la mentalité de l'homme primitif*.

Le R. P. rappelle avant tout que la vie sociale de l'homme ne peut aisément être saisie avant la formation des villages proprement dits, lesquels n'apparaissent guère que 6.000 ans avant notre ère, en Asie mineure et en Egypte (Jamro, Jéricho).

Et pourtant l'homme existait depuis bien plus longtemps. Le R. P. le fait remonter beaucoup plus haut. Selon lui, les *Archanthropes* auraient vécu il y a 900.000 ans, suivis très tardivement par les *Paléanthropes,* qui en sont sans doute la terminaison. Enfin, les *Néanthropes* n'apparaissent qu'avec l'Aurignacien, il y a environ 30.000 ans. Le Mésolithique aurait commencé 12 000 ans avant notre ère. Mais il est évident que la marche a été continue des origines jusqu'au néolithique, qui est l'aube du jour où nous vivons. Seulement, cette marche fut extrêmement lente dans les premiers millénaires. Elle ne s'est accélérée qu'avec le développement de la vie sociale, en villages proprement dits. On peut donc distinguer les étapes suivantes en gros : 1° *Paléolithique inférieur,* minuscules groupes familiaux qui se séparent, s'éloignent, se dispersent, sous la pression des besoins de la vie, ce qui aboutit à un isolement de chaque groupe et à une stagnation mentale ; — 2° *Paléolithique moyen :* des clans se forment et s'organisent pour un but commun précis : la chasse en principe, comme c'est le cas des Paléanthropes de Teshik-Tash, dans la chasse à *Capra siberica ;* 3° *Paléolithique supérieur,* où les groupes ethniques se rejoignent, se fréquentent, aboutissent çà et là à des agglomérations de type urbain (Timonovka) ; 4° *Néolithique* enfin, où de véritables concentrations s'opèrent pour aboutir à des villages et villes, avec activités complémentaires diversifiées.

[2] Nous reparlerons plus loin de ce brûlant sujet.

Mais le R. P. voudrait s'attacher surtout aux plus lointaines origines. Il rappelle le mot de Teilhard de Chardin : « L'homme est entré sans bruit ». Cela avait commencé, bien des millions d'années auparavant, par l'*Oréopithèque*, qu'on peut considérer comme ancêtre direct de l'homme, en raison de sa bipédie, de la nature de ses mains organisées pour la préhension, de ses mâchoires dont le rôle masticateur se précise, de la courbure de son crâne, jointe au raccourcissement de la face. De l'Oréopithèque, on passe à l'*Australopithèque*, dont la capacité cérébrale peut atteindre 750 cm^3, avec *Paranthropus crassidens*. On est dès lors à la lisière du « Rubicon cérébral », dont a parlé le Dr Vallois.

Le passage de ce Rubicon, c'est l'apparition de l'homme. Ce passage est un commencement absolu, en un sens :

« Entre l'intelligence humaine et celle de l'animal, déclare le R. P., il n'y a pas de commune mesure ; qualitativement, ce sont des réalités différentes. »

Il y a donc trois grandes étapes dans l'organisation de la Terre : *Géogenèse*, *Biogenèse*, *Anthropogenèse*, qui « se succèdent sans hiatus enregistrables mécaniquement ». Mais c'est à nous qu'il appartient de « savoir observer et apprécier la réalité et la portée de l'événement ».

Tout de suite la présence de l'homme se manifeste par la « pebble-culture », c'est-à-dire l'utilisation méthodique du silex et en général des cailloux. Cela est si vrai que, si l'on arrive à démontrer que les Australopithèques ont pratiqué la « pebble-culture », on sera contraint de les ranger parmi les Archanthropes, ayant déjà franchi le Rubicon cérébral. Et ici le R. P. fait une remarque à retenir :

« C'est dire, écrit-il, qu'on ne comprend guère la distinction qui a été faite entre un *homo faber*, primitif, à peine sorti de l'animalité, tout juste capable d'épanneler grossièrement quelques galets, et un *homo sapiens*, beaucoup plus tardif, qui s'est haussé jusqu'à la compréhension des plus hautes réalités spirituelles, par la découverte de l'Art et de la Religion. Rien ne paraît plus éloigné de la vérité qu'une telle interprétation des faits qui plaident tous avec vigueur pour l'homogénéité psychique de l'humanité dès les premiers stades de son développement et ce n'est pas faire preuve d'un spiritualisme incontrôlable que de déclarer qu'il y avait, chez les tout premiers hommes, la racine de tous les progrès qui arriveront à leur heure, quand les échanges d'expériences individuelles seront rendus possibles, comme les confrontations des résultats obtenus. »

En réalité, l'homme est si bien un être social que son développement a suivi très exactement les progrès de la vie en société. Les premiers stades furent très lents, parce que la vie sociale était très étroite. Le R. P. essaie de les décrire : stade de la famille patriarcale isolée : très vite, les groupes familiaux parcourent des distances énormes, en gardant leurs usages, mais en les transportant très loin dans l'espace. De là, ces ressemblances frappantes entre des groupements très éloignés. Il y a eu, selon le mot du P. Teilhard de Chardin, « rupture précoce d'un front originellement commun d'évolution ». En fait, si l'on est enclin actuellement — et c'est le sentiment du P. Bergougnioux, — à situer le berceau de l'humanité en Afrique, il reste que les plus anciens Pithécanthropes connus ont été trouvés à Java, très loin de là, par conséquent.

Pour l'étude de l'humanité primitive, on estime que ce sont les Sinanthropes qui nous en disent le plus long.

« Nul ne conteste aujourd'hui, déclare le R. P., que le Sinanthrope fût un homme et l'auteur de l'outillage et du feu. »

Or, il semble certain que le Sinanthrope pratiquait le culte des crânes. Certaines tribus anthropophages d'Afrique ont pratiqué des rites semblables jusqu'à nos jours. Et cela laisse rêveur. Il apparaît que le mystère de la mort frappait l'homme primitif. La tête devint l'objet d'un culte, comme on a pu le constater, bien plus tard, dans le crâne du Monte Circeo.

On peut se représenter l'homme engagé dans des croyances mystérieuses à la fois par le spectacle de la mort, par les exigences de la vie, par les grands phénomènes cosmiques. Il passe par un stade primitif que le R. P. appelle le *cosmomorphisme*, où il est immergé dans la nature. Vient ensuite un second stade : l'*anthropomorphisme* où l'homme se fait centre et rapporte tout à lui, mais qui reste mélangé avec le cosmomorphisme primitif. Un troisième stage est le *mythologisme*, dans lequel l'homme se donne à lui-même des explications des choses, par des mythes imaginatifs. Viendra peu à peu ensuite la connaissance *rationnelle*, sans que les modes antérieurs disparaissent pour autant d'un seul coup.

Il est vraisemblable que la distinction actuelle du profane et du sacré n'exista pas à l'origine. Tout était « sacré » :

« Il est donc juste de penser, avec Mircea Eliade, que tous les éléments devant lesquels l'homme se sentait impuissant et ignorant, comme l'eau, le feu, le soleil, les étoiles, l'alternance des saisons, sont pour le primitif comme des « hiérophanies », des manifestations supranaturelles qui le font pénétrer dans une région sacrale et l'incitent, dans la crainte même de son cœur, à en faire autant de symboles spontanés qui s'imposent à son esprit. »

On aboutit ainsi à ces rituels cosmiques, où l'on constate, chez les plus anciens hommes, des sacrifices et des mystères, de l'animisme et de la magie, des totems et des dieux. Mais toujours le Dieu transcendant est lui-même soumis aux conditions biologiques de l'existence commune, ou bien c'est la vie elle-même qui est divinisée comme éternellement créatrice et cyclique. On distingue mal entre Dieu et l'univers. Ce ne sera que peu à peu que l'homme passera des « hiérophanies » aux « théophanies ». Et l'homme en face du mystère des choses se sent une âme de « suppliant ».

De toute évidence, il y a dans nos reconstructions, une part, très grande peut-être, de conjecture et d'incertitude. Le R. P. le reconnaît et il donne son exposé pour une possibilité et une probabilité qu'il sera difficile de percer jamais. C'est pourtant de ces origines lointaines que sort notre présent, qui a, lui aussi, ses mystères et ses ténèbres opaques !

« ...Dans cette marche d'abord indécise sur les chemins du temps, l'homme apprend à dominer sa misère

et à trouver au fond de lui-même la force de ne pas abandonner la partie dans laquelle, tout à la fois seul et solidaire de ses semblables, il est, malgré lui, engagé. »

Ajoutons que tout ce que nous savons de notre préhistoire nous interdit d'ajouter la moindre probabilité à l'opinion bizarre, qui a été émise à Radio-Luxembourg, le 28 octobre, comme venant des savants russes, et selon laquelle la Terre aurait été peuplée jadis par des hommes venant de Mars. Nous serions des Martiens ! Depuis que les savants russes sont engagés dans les voyages lunaires, ils ne doutent plus de rien ! Nous dirons ci-après comment l'on espère y aller voir bientôt.

V

Attaques contre Mgr Kiong

Il est difficile de ne pas revenir une fois de plus au drame catholique en Chine. C'est l'*Agence Fides* qui, dans son n° du 10 octobre, nous donne les nouvelles qu'on va lire, sous le titre : *Mgr Kiong, évêque de Shanghaï, violemment attaqué.*

Le 9 septembre l'Agence chinoise Hsin Hwa diffusait un long article sur « *La vie des Catholiques chinois* ». Le but de cet article était de célébrer ce 10e anniversaire de la République populaire, dont nous avons parlé dans notre dernière Causerie. D'après l'Agence chinoise, les Catholiques chinois ont fait de glorieux progrès, au cours de cette décade. Dans une Chine heureuse et prospère, l'Eglise catholique est, elle aussi, prospère et heureuse, et cela grâce à la direction du Parti communiste et de son Président Mao. Dans une Chine démocratique, l'Eglise catholique jouit de la plus parfaite liberté, comme tous les Chinois, du reste ! Liberté de croyance, liberté du culte ! Et comme preuve, on cite les messes dans les églises de Pékin et la fête de Noël 1958.

Toutefois cette liberté ne comporte pas la permission de trahir la patrie et de nuire à la construction socialiste. C'est pour cette raison que l'évêque de Shanghaï, Mgr Kiong Pin Meï, a été justement puni. Pourquoi ? Parce qu'il fut un « traître à la Patrie et à l'Eglise » et parce qu'il « a transformé le temple de Dieu en une caverne de voleurs ». Le gouvernement l'a donc emprisonné, pour le plus grand bien de 600 millions de Chinois, catholiques y compris !

Dans une Chine essentiellement vertueuse, la tâche de l'Eglise est devenue infiniment plus facile. Jamais il n'a été plus aisé pour les croyants de faire leur salut ! Les anciens vices ont disparu, les vertus fleurissent : respect des vieillards, amour des jeunes, entr'aide mutuelle. Aussi, les catholiques, entrent-ils avec enthousiasme dans la vie nouvelle de la Chine régénérée : le clergé et les fidèles s'adonnent avec joie et zèle, car « faire effort pour que 600 millions de Chinois aient à manger, c'est accomplir le devoir de l'amour du prochain... »

Poussant le mensonge jusqu'au bout, ce même article, d'allure si évidemment satanique, conclut : « *La vieille société nous transformait en démons la nouvelle fait de nous des hommes !* »

Si, dans un ouvrage récent : *Présence de Satan dans le monde moderne,* nous avons pu suggérer l'idée que c'est en Chine que Satan, « le père du mensonge », est actuellement le plus évidemment présent et triomphant, ce n'est pas l'article que nous venons d'analyser qui infirmera notre conviction. La vérité, c'est que l'Eglise catholique est abominablement persécutée en Chine Populaire et aussi que cette Chine n'est ni vertueuse ni prospère, ni heureuse ! Dans l'article cité ici, pas un mot sur Rome, sur le Vatican, sur le schisme de l'Eglise de Chine, alors que l'Eglise et son Chef sont grossièrement attaqués dans des expositions publiques.

« Il est douloureux, remarque l'Agence Fides, de voir que ce pamphlet, mensonger dans son ensemble, porte la signature de Mgr Pi, archevêque de Shenyang et Président de l'Assemblée patriotique catholique, ce qui ne veut pas dire que Mgr Pi soit l'auteur de ces lignes. »

Notons bien cette dernière restriction. Elle est éloquente et n'a pas besoin de commentaire !

VI

Les décorations napoléoniennes

Au Colloque international ayant pour objets : Lyon et les Pays de l'Europe centrale et méridionale, qui eut lieu du 3 au 5 juillet dernier, le professeur André Fugier, spécialiste de l'histoire napoléonienne, présenta un rapport qui avait pour titre « *La Signification sociale et politique des Décorations napoléoniennes,* » et qui est reproduit dans les *Cahiers d'Histoire* (1959-4).

Au Conseil d'Etat, en 1802, Bonaparte, parlant des distinctions honorifiques, les appelait non sans dédain, des « hochets ». A Sainte-Hélène, il dira encore « colifichets ». Il est possible qu'en effet il ait regardé la Légion d'honneur, ou cette institution bien oubliée aujourd'hui qu'il appelait l'Ordre des Trois-Toisons-d'Or, — qui ne dura que de 1809 à 1813, — comme de simples jouets destinés à amuser les hommes et à obtenir leur obéissance. Dans sa pensée ce fut un moyen de gouvernement.

Pour en comprendre la portée, il faut se rappeler qu'à la Constituante, en juillet 1790, on avait discuté des « distinctions » honorifiques, et qu'on avait alors émis la crainte qu'elles fussent un retour à ce qu'on voulait supprimer : la noblesse héréditaire. De fait, quand Bonaparte, le 25 floréal an X — 15 mai 1802, — déposa son projet de loi instituant la Légion d'honneur, il se trouva un tribun, Savoye Rollin, pour objecter que les anciens Germains et les Romains avaient aussi accordé des insignes spéciaux, mais que c'était par là que la noblesse héréditaire avait pris naissance. Lucien Bonaparte réfuta énergiquement cette objection. Il montra que sans doute l'honneur passerait aux enfants, mais seulement sous forme morale. En réalité, les craintes exprimées par les adversaires de ces distinctions ne tardèrent pas à se réaliser. Napoléon, en effet, s'efforça de conférer une certaine hérédité aux honneurs qu'il distribuait. Le décret du 1er mars 1808, concernant les majorats, stipulait, dans ses articles 11

et 12, que le titre de chevalier de la Légion d'honneur serait transmissible, à la descendance directe et légitime, de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, sous condition d'une autorisation donnée par l'archichancelier et d'un revenu net atteignant 3.000 francs.

« Un serment était exigé qui soulignait encore l'importance attachée à l'hérédité, car il comportait l'engagement d'élever les enfants dans des sentiments d'obéissance et de fidélité. »

Quand fut créé l'Ordre des Trois-Toisons-d'Or, en 1809, la possibilité d'en hériter fut assurée pour les maréchaux d'Empire.

Tout cela rend évidente la pensée de Napoléon : créer des « corps intermédiaires », solidement constitués, avec des biens fonciers, pris sur les « biens nationaux » et servant d'assises au régime nouveau.

Par cet emploi des biens nationaux, on consacrait en quelque sorte la Révolution. Mais par la constitution de ces « corps intermédiaires », on revenait à une véritable « aristocratie » nouvelle. La Constituante avait voulu détruire cela. Napoléon estimait qu'il devait le reconstruire. Les distinctions établies par lui étaient à ses yeux des « instruments de puissance », et surtout de « durée ».

Tout n'alla pas sans difficultés. La pensée de Napoléon se traduisait par la répartition de ses faveurs aussi bien dans le civil que dans le militaire. Il y eut donc des rivalités. Les civils trouvaient qu'on donnait trop aux militaires et vice-versa. Parmi les militaires, de plus en plus, la Légion d'honneur fut réservée à ceux qui avaient des galons. Les officiers « grognaient » quand on l'accordait, comme au début, à de simples soldats.

Enfin, Napoléon eut soin que les Etats confédérés de l'Empire (Confédération du Rhin, Naples, royaume d'Italie, Pays-Bas, etc.) réservassent aux dignitaires français une bonne part de leurs plus hautes décorations. C'était toujours le même principe, à ses yeux.

Napoléon connaissait les hommes. Même en plaisantant sur les « hochets » et les « colifichets », il savait en tirer parti pour son but.

VII
Charles Borromée au tournoi

Si en France la vieille coutume des tournois, qui remontait au XII^e siècle, tomba en désuétude, après la terrible mort du roi Henri II qui fut la suite du tournoi de la rue Saint-Antoine à Paris, en 1559, il semble que le dernier tournoi du XVI^e siècle se soit déroulé à Rome, en 1565. C'est du moins ce que nous dit D. Klitsche de la Grange, dans l'*Osservatore della Domenica* du 18 octobre, sous le titre : *Saint Charles Borromée assistait au dernier tournoi du XVI^e siècle*.

C'était à l'occasion du mariage d'Hortense Borromée avec le duc Annibal Altemps. Hortense était la nièce du pape régnant, Pie IV (1559-1565) et la propre sœur de son brillant Secrétaire d'Etat, Charles Borromée. Il faut croire que dans les mœurs du temps, un tournoi était un jeu tout à fait honnête, malgré les dangers qu'il faisait courir à ses participants, comme l'avait prouvé le cas du roi Henri II.

Le tournoi eut lieu dans la Cour du Belvédère, au Vatican, alors en voie de construction. Le mariage unissait la nièce du pape au commandant en chef de la milice pontificale. On venait de clôturer, dans une sorte de triomphe, le saint Concile de Trente. La Réforme catholique battait son plein, en face de la Réforme protestante. Le tournoi devait couronner, par une fête éclatante et glorieuse le Carnaval, trop souvent terni par des réjouissances moins dignes. Le dernier jour du Carnaval tombait, cette année-là, le 5 mars. Il faisait un temps splendide. Les foules assiégeaient Saint-Pierre et ses alentours. Les dames, revêtues de riches brocards, accueillies par le maistre de camp, faisaient cercle autour de la jeune mariée. Les hommes se trouvaient à l'opposé, et au premier rang les cardinaux, ayant parmi eux Charles Borromée, qui, selon sa coutume, restait silencieux et visiblement absorbé par de tout autres visions. La chronique rapporte que, à l'improviste, on vit apparaître, à une fenêtre de la tour Borgia, qui dominait la scène, le visage du Pontife, heureux de voir son peuple

« se divertir en grande allégresse, sans qu'il y eût ni profanation ni péché dans cet innocent passe-temps du Carnaval. »

Les mêmes récits rapportent qu'il y eut au moins 30.000 spectateurs à ce tournoi. Ce fut un étalage de costumes dont nous n'avons plus l'idée : les chevaliers romains, en velours et satin, leurs écuyers, leurs pages, leurs destriers magnifiquement parés, le miroitement des lances et des heaumes. On se désignait les représentants des plus illustres familles : Orsini, Savelli, Massimo, Colonna, Pallavicini, Cesarini, etc. Au bruit du canon et au son des trompes, les cavaliers abaissèrent leurs visières et les concurrents se jetèrent les uns au devant des autres, pour rompre adroitement les lances dans un bruit d'armures violemment heurtées. Tout se passa sans accident, assure la chronique. Sur le soir, on alluma des milliers de torches et de feux artificiels. Le vainqueur du tournoi fut proclamé. Il se nommait Jean-Baptiste Tosi, de la troupe des Savelli, capitaine de Palombara et colonel de la Sainte-Eglise romaine. Il reçut en récompense, des mains de la noble épousée, une croix portant 4 émeraudes, 4 rubis, 2 diamants et 3 perles, et d'autres pierres précieuses, pour avoir « rompu trois lances mieux que tous les autres ».

Le cardinal Borromée n'avait pu refuser d'assister à cette réjouissance en l'honneur de sa sœur, mais il avait sans doute serré d'un cran le cilice qu'il portait sous son costume cardinalice, et il serait encore plus heureux, le lendemain, d'aller à son titre de Sainte-Praxède, pour y servir ses chers « pauvres » et les entretenir des joies qui ne passent pas !

VIII
A la TV du Vatican

Nous restons au Vatican, avec *Orizzonti* du 25 octobre, pour parler avec Carlo Clerico, du P. Mariano, capucin, qui, à partir de novembre, doit traiter, les premier et troisième mardis, à 20 heures, de ce sujet palpitant : *Qui est Jésus ?*

Le P. Mariano explique lui-même son plan. De nombreux téléspectateurs lui ont écrit pour manifester leur désir d'avoir des leçons de religion et des explications des Evangiles. Le P. en parla aux dirigeants de la TV vaticane. Il fut constaté qu'un enseignement doctrinal aurait de la peine à rester intéressant à la TV. Quand on va à l'église le la paroisse, c'est souvent avec résignation et non avec enthousiasme qu'on assiste au sermon !

Comment donc saisir les esprits des téléspectateurs ? Il ne leur faut pas de longs discours, mais des images qui les frappent, qui les éclairent et les instruisent. La Vie de Jésus est ce qu'il y a de plus « prenant » pour cela.

> « J'ai visité les Lieux-Saints, déclare le P. Mariano, j'ai impressionné 1.200 mètres de pellicules, rempli des caisses de photos : tout cela pour documenter ma nouvelle rubrique sur la Vie de Jésus et rendre sensibles aux télespectateurs son visage, qui ne cesse d'intéresser et de passionner des millions d'hommes. »

Le P. a l'intention de réduire au minimum la partie parlée, qui est teutefois indispensable. Il donnera donc la plus large place à la partie documentaire : des photographies des lieux habités ou visités par le Christ. Il reproduira les témoignages les plus variés : ceux des Juifs, des chrétiens, des païens. Il fera état de toutes les découvertes, anciennes ou récentes, les papyrus, les monuments de toute sorte, les costumes, les usages religieux ou profanes du temps, etc. Il entend donner à un public qui, dans son ensemble, est profondément chrétien, un Christ vivant, un Christ aussi réel que possible. De tout cela le P. Mariano parle avec enthousiasme. Il a vu Nazareth, Capharnaüm, Cana, Jérusalem, le mont Thabor, le mont des Oliviers. Il a mangé du poisson du lac de Tibériade, il a participé à une pêche qui, au total, ressemble aux nôtres et qui reproduisait celle de Simon-Pierre. Il a goûté d'un poisson analogue à notre sole, qui rôde au fond des eaux, et avale tout ce qu'il trouve de dur. C'est sans doute dans la bouche d'un poisson de cette espèce, que Pierre trouva la pièce de monnaie, pour payer le tribut du Temple, pour son Maître et pour lui-même.

> « J'ai parcouru, dit encore le P., la voie sacrée de la Passion du Sauveur. Au Calvaire, bien que j'y sois allé dans un but proprement documentaire et scientifique, je n'ai pu retenir mes larmes : je pensais à la Passion du Christ, à l'ingratitude des hommes, qui ignorent pour la plupart cet acte suprême d'amour. »

Ce que le P. Mariano sait de science certaine, c'est que beaucoup de téléspectateurs attendent ses émissions. Il réclame surtout des prières de tous. On les lui promet et il est convaincu que ces prières porteront plus de fruit que tout le reste. A la TV on le voit, souriant et vigilant. Comme tout capucin qui se respecte, il a une belle barbe que des admirateurs lui renvoient sous forme de caricatures amusantes, qu'il fait voir à ses visiteurs avec fierté. La carrière du P. Mariano a été rapide et brillante. Il fut appelé à la TV par Pie XII. Il fut d'abord à la Radio vaticane. En cinq ans, il parcourut tous les échelons de ce service. Il est, nous le disions plus haut, du nombre des apôtres modernes qui « prêchent par dessus les toits ».

IX

Le projet Orion

Une compétition ardente et suivie avec passion met aux prises les deux superpuissances de la planète, dans la conquête de l'espace. Jusqu'ici, tout le monde est d'accord pour constater que ce sont les Russes qui en ce moment se trouvent en tête de la course. C'est ce que déclare Paul-Marie de la Gorce, dans *Science et Vie* de novembre 1959, en un article intitulé : « *Les Russes brûlent les étapes* ». Mais dans ce même article, il est question d'un projet américain grâce auquel les U.S.A. comptent rétablir la balance et même la faire pencher en leur faveur. Il s'agit du « *projet Orion* ». Ce projet est ainsi défini :

> « Il s'agit d'un projet de nef spatiale capable d'assurer la liaison commerciale entre la Terre et la Lune. »

Ce projet n'en est encore qu'au stade des « études ». Pour ce seul stade, un crédit d'un million de dollars — 500 millions de francs — a été demandé. Et le Sénat n'a pas hésité à l'accorder. Il semble que le projet lui-même doive exiger environ 5 milliards de dollars, soit 2.500 milliards de nos francs légers. Cette somme fabuleuse a fait dire à M. Sékou Touré, président de la Guinée : « Vous dépensez des milliards pour la Lune avant d'avoir aménagé la Terre qui compte encore des pays sous-développés, dont nous sommes ! »

Mais le projet Orion n'en est pas moins en marche. Désormais, les grandes sociétés américaines, les trusts les plus puissants de la construction aéronautique et des industries atomiques, sont à l'œuvre. C'est la société *General Dynamics* qui est spécialisée dans l'électronique et l'aéronautique ultra-modernes, qui a été mise à la tête des recherches, le 28 mars dernier.

Ce qui est le plus extraordinaire dans le plan déjà ébauché, c'est que l'énergie nécessaire pour la propulsion de l'engin Orion, *sera produite par l'explosion de bombes atomiques*. L'avantage décisif de la bombe est avant tout sa légèreté. On peut produire des bombes qui ne pèseront pas plus de 100 kilogs, et dont l'explosion produira tout de même un réchauffement brutal de plusieurs millions de degrés. Le rendement énergétique pour cette raison en est beaucoup plus élevé que celui de n'importe quelle autre source actuellement connue. La seule difficulté à vaincre, et c'est un problème relativement simple, c'est de trouver des parois qui pourront résister à la chaleur. Mais grâce à cette propulsion nucléaire, la nef dite Orion pourra transporter un tonnage considérable. Ce sera un véritable paquebot spatial. Au reste, il faut pas oublier que pour faire exploser des matières fissiles, qu'il s'agisse d'une fusée pesant 1000 tonnes ou d'une autre pesant 10.000 tonnes ou davantage, la « masse critique » indispensable est la même. Du point de vue énergétique, il n'y a donc pratiquement pas de limites aux dimensions du paquebot « Orion ».

Dans les calculs des constructeurs américains, comme il s'agit d'un transport *commercial*, il faut en première ligne obtenir la « rentabilité ». Pour y parvenir, les constructeurs ont résolu de donner

à leur nef un double fonctionnement : Orion fonctionnera d'abord comme pulso-réacteur, puis, une fois sorti de l'atmosphère, comme fusée.

Le pulso-réacteur est un type de fusée qui fut inventé en Allemagne, pendant la guerre, et qui fut utilisé dans les V 1. Le principe en est l'alimentation en air, par l'avant, d'un cylindre de grande longueur, suivi d'une injection de combustible et d'une explosion projetant à grande vitesse les gaz d'échappement vers l'arrière, comme il se fait dans un avion à réaction. Or, aussi longtemps qu'on sera dans l'atmosphère, l'air ne coûtera rien. Il ne manquera pas. On le fera entrer dans l'avant de la nef et il sera dirigé vers une chambre à combustion dans laquelle exploseront des « capsules » atomiques. Conséquence : il n'y aura pas de carburant chimique à emporter. Donc pas d'alourdissement de l'engin. La charge utile en sera accrue d'autant. Pendant toute la traversée de l'atmosphère, il se servira uniquement de l'air. Et cela est d'autant plus intéressant qu'au départ, c'est justement la résistance de l'air qui exige une poussée plus formidable. Au lieu que l'air soit un frein, il sera base de propulsion. Mais on aura bien vite traversé l'atmosphère. Au-delà, il faudra donc l'intervention d'un élément nouveau. Les constructeurs d'Orion ont choisi « l'eau » comme fluide à employer pour servir aux capsules atomiques à propulser la nef. Naturellement cette eau devra être emportée. Orion sera, au départ une énorme « bouteille thermos ». Justement cette eau aura servi jusque-là à protéger les parois de l'engin contre la chaleur redoutable dégagée par les explosions nucléaires.

Un important problème à résoudre est le passage, du type de fonctionnement à l'air, au type de fonctionnement à l'eau. Dès maintenant, il apparaît que le poids de l'eau à emporter est tellement énorme que la nef spatiale doit avoir des dimensions considérables. Et voici les chiffres que l'on donne à ce sujet. Orion, paquebot spatial, jaugera 66.000 tonnes ! Nous sommes loin des satellites pesant au plus une tonne et demie ! Mais Orion aura 33.000 tonnes de charge utile. Il aura 280 mètres de hauteur, 200 mètres de largeur d'un bord d'une aile à l'autre. Car il y aura des ailes, qui seront utiles soit pour assurer la direction dans l'espace, soit pour faciliter l'atterrissage au retour. Car, bien entendu, il y aura un *retour*, ce qui n'a pas encore été obtenu jusqu'à présent. La chambre de combustion, ou chaudière de l'engin, sera une sphère de 73 mètres de diamètre, pesant 8.150 tonnes. Le frêt et les passagers seront à l'avant.

Supposons donc Orion prêt à prendre son vol. Il lui faudra pour cela une « aire d'envol » de 3 ou 4 km de rayon. La sécurité du personnel au sol exigera que le terrain soit évacué de tous, avant le début des explosions motrices. On calcule que 1000 explosions au moins se succèderont, à la cadence de une par seconde. Puis leur cadence diminuera, à mesure que la résistance de l'air sera mieux vaincue. La nef aura environ 15 km de vitesse par seconde. Or il suffit de 11 km 2, pour vaincre l'attraction terrestre. Les passagers pourront contempler la Terre qui leur apparaîtra comme bien plus brillante que nous ne voyons la Lune dans les plus belles nuits. A l'arrivée dans la Lune, avant de sortir d'Orion, ils devront revêtir un équipement spécial, qui leur permettra de respirer, car la Lune n'a point d'air. Il faudra emporter son air avec soi. Le retour sera bien plus facile que l'aller, car Orion n'aura qu'une gravitation relativement faible — celle de la Lune — à vaincre.

Mais, direz-vous, quand cela arrivera-t-il ? Les spécialistes répondent : vers 1975. Avis aux jeunes. Les vieillards ne peuvent attendre jusque-là.

Mais puisque l'on parle ici de « rentabilité », il faut donc admettre qu'il y a grand intérêt à aller dans la Lune, non seulement une fois, mais régulièrement, et pour un trafic continu. Sur quel genre de clients compte-t-on ? En premier lieu, sur tout un monde de savants dont le voyage sera payé par les divers budgets d'Etat : astronautes, géologues, météorologistes, chimistes, physiciens, médecins, etc. La Lune sera pour eux une base d'observations qu'ils regardent comme très précieuses. La difficulté sera de pouvoir y vivre : les conditions sont redoutables : vide absolu, pas d'air ni d'eau, 14 jours de nuit, 14 jours de soleil, plus de 135° à midi, mais 190° au-dessous de zéro à minuit. Seulement, l'énergie solaire sera à portée de la main. On s'en servira pour toutes les possibilités de synthèse à l'aide des matériaux apportés de la Terre ou trouvés dans la Lune.

Après les études scientifiques préliminaires, faites par cette première tranche de clients, ce sont les ingénieurs et industriels qui se bousculeront pour aller dans la Lune. Là-bas, en effet, le sol et le sous-sol sont gratuits. Il doit recéler des matériaux directement utilisables pour la métallurgie la plus avancée. Ces matériaux pourront être traités soit à l'énergie solaire, soit « à vide » dans des conditions que nous n'avons pas sur la Terre.

En troisième lieu, lorsque les ingénieurs et industriels auront rendu la Lune habitable par des constructions appropriées : hôtels, palaces lunaires, etc., viendra la tranche des clients amateurs. Il y aura des milliers de touristes qui paieront le prix nécessaire pour avoir « fait la Lune », comme on paie pour faire la Grèce, la Haute-Egypte, l'Himalaya, etc. ! Il n'y a donc pas à craindre que la nef spatiale Orion manque de rentes. Vers l'an 2.000, ces voyages-là battront leur plein !...

Que ceux qui sont trop vieux ou trop pauvres se consolent : du Paradis on verra beaucoup mieux encore tout cela !

X

Les atmosphères terrestre et solaire

Nous restons encore dans l'espace, en analysant l'article de Sydney Chapman intitulé « *Les Atmosphères terrestre et solaire* » dans la revue *Scientific American* d'octobre 1959.

L'idée générale de l'article est la suivante : l'atmosphère du soleil peut s'étendre au-delà de l'orbite parcourue par la Terre, avant que sa densité ne tombe au niveau des gaz de l'espace interstellaire. Et dès lors on peut se demander : où finit l'atmosphère terrestre et où commence l'atmosphère solaire ?

Mais d'abord qui est Sydney Chapman ? C'est un mathématicien, astronome et géophysicien, qui naquit à Manchester, en Angleterre, en 1888. Il fut étudiant à Manchester, puis à Cambridge, devint astronome à l'Observatoire de Greenwich, puis professeur à Cambridge, Trinity College, et aux Universités de Manchester, Londres et Oxford. Depuis 1955, il est attaché à l'Université du Colorado [3].

Il se pose d'abord la question : quelle est la grosseur de la Terre ? Eratosthènes, il y a plus de 2.000 ans, avait déjà répondu : le rayon terrestre est de 6.400 km (en chiffres ronds : exactement 6.378 à l'équateur et 6.357 aux pôles). Mais il est évident que l'atmosphère fait encore partie de la Terre. L'atmosphère ajoute au poids de la Terre un poids qui est égal à celui d'une carapace de 76 cm de mercure enserrant le globe terrestre, ou de 10 m. 35 d'eau. Nous savons maintenant que l'atmosphère terrestre s'étend à une distance bien supérieure à la valeur du rayon terrestre. Ainsi le plus lointain des barrages magnétiques découverts il y a un an, autour de la Terre, est étendu jusqu'à une distance de six fois le rayon terrestre. Il y a des raisons de croire que l'atmosphère terrestre enveloppe même la Lune, bien que les gaz, à cette distance soit extrêmement raréfiés.

Si nous posons maintenant l'autre question : quelle est la grosseur du Soleil ? Nous répondrons qu'il y a un rayon 109 fois plus grand que la Terre, soit tout près de 700.000 km. Mais il s'agit uniquement du globe lui-même, c'est-à-dire de la photosphère. Toutefois le soleil a une atmosphère, c'est-à-dire des projections de gaz, allant immensément plus loin. Théoriquement, on peut dire que son atmosphère s'étend jusqu'au point où les gaz émanant de lui ne sont pas plus denses que ceux des espaces intersidéraux. Comprenons bien ce que cela veut dire. Les espaces interstellaires sont ceux qui séparent une étoile d'une autre étoile ou une galaxie d'une autre galaxie. Ces espaces sont un « vide » que nulle de nos machines pneumatiques ne serait capable de produire ni même d'approcher de très loin. On a pu chiffrer ce vide d'un atome à 20 atomes par centimètre cube. Et les espaces intersidéraux sont si vastes que cela fait une masse formidable d'atomes ! Nous pensons naturellement aux atomes les plus légers : ceux d'hydrogène, un proton et un électron seulement dans chacun. Or, d'après les calculs de Chapman, au voisinage de la Terre, l'atmosphère solaire peut encore compter 550 atomes par centimètre cube. Nous sommes donc bien loin du vide intersidéral ! Et ces atomes, venant du soleil, peuvent avoir une température de 100.000 degrés Kelvin [4].

Or, cette température de 100.000 degrés est supérieure de beaucoup à celle de la photosphère, qui ne dépasse pas 6.000° et descend à 4.000° dans les « taches solaires ». La température de 100.000 degrés maintenue dans les atomes projetés du soleil jusqu'à notre Terre s'explique par la température de la couronne solaire, cette partie de l'atmosphère solaire, qui s'étend bien au delà de la chromosphère et qui est formée de protubérances dont la température peut monter jusqu'à 2 millions et demi de degrés, voire même, parfois, à 4 millions ! Il se produit, en effet, des concentrations de chaleur dans les protubérances qui constituent comme des tempêtes de chaleur. En effet, les atomes attirés par la gravitation solaire et se dirigeant vers l'astre solaire sont heurtés violemment par les atomes émis par la chaleur de combustion venant des profondeurs du Soleil. Ces chocs provoquent les « concentrations » de chaleur des protubérances. Elles sont extrêmement variables en force et en hauteur de degrés. La marmite solaire est d'une activité qui dépasse toutes nos imaginations. On appelle chaleur de *conduction* et chaleur de *convection* les diverses radiations électromagnétiques qui se heurtent dans ces activités solaires, en se dirigeant vers notre Terre.

Et cependant ces deux sources ne sont qu'un millionième environ de la chaleur émise directement par radiation du Soleil vers la Terre, et dont dépend toute la chaleur de celle-ci, toute sa lumière aussi, et par suite toute la vie qui y est possible, y compris la nôtre bien entendu. N'en concluons pas que la chaleur de conduction et de convection serait négligeable : c'est d'elle que proviennent les phénomènes grandioses des aurores boréales, de l'ionisation, des perturbations magnétiques dont nos appareils de radio sont affectés.

Essayons de donner une idée de ce qui se produit quand on quitte la Terre, pour monter dans l'atmosphère. On sait, depuis Blaise Pascal, que le baromètre ne cesse de baisser, à mesure qu'on monte. Mais la température de l'air baisse aussi d'environ 2 degrés tous les 300 mètres. Si donc elle continuait à baisser constamment en montant plus haut, on devrait atteindre le zéro absolu — c'est-à-dire — 273° — à environ 40 km au-dessus du niveau de la mer. Et ce serait là la limite de notre atmosphère. Mais il n'en est rien. On a constaté, il y a déjà 60 ans, par ballon et même auparavant, par cerf-volant, que la température cesse de décroître, à partir de — 50°, c'est-à-dire à une hauteur approximative de 10 km. Nous appelons la région dans laquelle la température décroît ainsi la *troposphère,* et la région immédiatement au-dessus : la *stratosphère.* Mais la température ne reste pas la même dans la stratosphère, car vers 50 km de hauteur, se trouve une région appelée *mésophère,* où la température est remontée aux environs de zéro centrigrade. La mésophère peut mesurer environ 80 km, pendant lesquels la température baisse de nouveau ; mais au-dessus, elle ne cesse de remonter, aussi loin qu'on a pu la mesurer par fusées. Entre les altitudes de 80 à 500 km au-dessus de la Terre, s'étend l'*ionosphère,* ainsi nommée, parce que les atomes de gaz y sont pour la plupart « ionisés », c'est-à-dire dépouillés de leurs électrons. L'ionosphère est elle-même subdivisée en plusieurs secteurs (désignés

[3] Son article a, pour un Français, l'inconvénient qu'il emploie constamment des mesures britanniques baroques et ignore le système métrique. Il ne parle que de milles pour les distances, de pouces carrés ou cubiques pour les surfaces et les volumes. Mais je me suis efforcé de donner les traductions de ses chiffres selon notre système à nous, qui est tellement plus logique.

[4] On appelle « degrés Kelvin » les degrés centigrades, comptés non à partir du zéro de la glace, mais du zéro absolu, c'est-à-dire de — 273°.

par les lettres D. E. F 1 et F 2). Dans le secteur F 2, la densité des électrons atteint presque un million par centimètre cube. Et il doit y avoir à peu près autant d'ions ou protons. Nous sommes donc extrêmement loin du vide intersidéral.

La découverte de ces « boucliers magnétiques » de la Terre, appelés du nom de celui qui les a découverts : boucliers Van Allen, a fourni la preuve que l'atmosphère terrestre, — dont ils font certainement partie, — s'étend à une distance égale à 7 fois le rayon terrestre, ce qui suppose un volume du total terrestre 350 fois supérieur à celui de la Terre toute seule.

« Récemment, dit Chapman, j'ai suggéré que l'atmosphère terrestre peut très bien s'étendre jusqu'à la Lune, et même l'envelopper tout entière. Et ce serait à une distance de cet ordre que l'atmosphère terrestre rencontrerait l'atmosphère solaire. Dans les prochaines années on devra faire les mensurations qui pourront soit confirmer, soit infirmer, soit modifier cette suggestion. Pour l'instant, certains de mes collègues en admettent la possibilité. D'autres refusent de l'admettre. »

L'étude de la couronne solaire activement poursuivie a révélé que sa lumière est parsemée d'électrons et par conséquent aussi de protons, et de poussières. Ces poussières qui semblent projetées vers le Soleil peuvent provenir des débris de comètes capturées et réduites en miettes par la grosse planète Jupiter. On estime à près de 10 millions le nombre des électrons par centimètre cube, alors que ce même nombre tombe à 3.000 à la distance de 14 millions de km de la photosphère. Ce sont là bien entendu des chiffres destinés à indiquer un ordre de grandeur et non une absolue précision. Pour fixer les idées, ajoutons qu'au sol où nous sommes, le nombre des atomes contenus dans un cm^3, serait de 25 milliards de milliards ! (25 suivi de 18 zéros).

Finalement, l'auteur se sent obligé de conclure que nous ne savons pas comment répondre à ces questions : jusqu'où va l'atmosphère terrestre ? jusqu'où s'étend l'atmosphère solaire ? En d'autres termes, quelle est la grosseur de la Terre et quelle est la grosseur du Soleil ? Il est évident que les deux atmosphères s'interpénètrent, mais non moins évident qu' « il nous reste bien des choses à apprendre sur l'une et l'autre ».

XI

Le célibat ecclésiastique

Dans son n° du 17 octobre, la *Civiltà cattolica*, par la plume du P. Domenico Mondrone, a tenu à traiter d'un sujet toujours délicat. Le titre de l'article : « *Une campagne renouvelée contre le Célibat ecclésiastique* » indique bien qu'il s'agit surtout de faire face à de nouveaux et récents assauts contre cette loi de l'Eglise.

La *Civiltà* n'entend pas reprendre dans toute son ampleur cette très grave question, mais repousser seulement par quelques observations précises des insinuations ou même des sommations venant non seulement de chrétiens plus ou moins bien informés, mais de prêtres, que leur situation particulière a contraints d'abandonner leur ministère et de sortir de l'Eglise.

L'auteur de l'article fait remarquer, avant tout, que l'on ne peut pas condamner à la légère les critiques élevées contre le célibat. Chez quelques-uns tout au moins des « appelants » dont il s'agit, on discerne comme un regret, un remords, le désir de retrouver dans l'Eglise une place. De fait, ils semblent implorer l'Eglise, reconnaître ainsi son autorité, même s'ils se trompent du tout au tout dans les solutions qu'ils proposent et qui consistent, non à se soumettre à la loi antique, mais à faire fléchir cette loi dans le sens de leur cas personnel. A les entendre, la suppression du célibat ecclésiastique servirait indiscutablement à faciliter le recrutement des vocations ecclésiastiques, à donner au clergé une stabilité qu'il n'a plus, en raison du nombre de ceux qui en désertent les rangs, etc.

L'un des arguments le plus souvent invoqués, en faveur d'un changement possible de la loi du célibat est l'exemple du pasteur protestant converti, Rodolphe Gœthe, à qui Pie XII, par une dispense spéciale, permit d'être ordonné prêtre et d'exercer les fonctions de curé d'une des paroisses principales de Mayence, tout en continuant à vivre avec son épouse. En dépit des précisions apportées par le pape lui-même, dans le bref *Menti nostræ*, certains ont voulu voir là une brèche ouverte dans la loi de l'Eglise. Mais justement le pape avait protesté d'avance contre une telle interprétation :

« Le prêtre, disait-il, a pour champ de son activité tout ce qui se rattache à la vie surnaturelle, et il est l'organe de communication et de croissance de la vie même du Corps mystique du Christ. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il renonce « à tout ce qui est du monde », pour ne s'occuper que de « ce qui est du Seigneur » (I Cor., VII, 32-33). Et c'est justement parce qu'il doit être affranchi des préoccupations du monde pour se consacrer tout entier au service divin, que l'Eglise a établi la loi du célibat, en sorte que pour tous il soit manifeste que le prêtre est le ministre de Dieu et le père des âmes. »

Les adversaires du célibat n'ont pas désarmé pour autant. A peine Jean XXIII avait-il annoncé la réunion prochaine d'un concile œcuménique, qu'il se trouva des publicistes pour insinuer que parmi les raisons les plus graves de réunir ce concile se trouvait précisément la discussion sur l'opportunité du maintien ou de la suppression du célibat. Un opuscule anonyme a circulé en Italie et dans Rome. On prétendait y rassembler des faits et des dates, donnant une idée de la situation du clergé en général et plus particulièrement du bas clergé. Et la conclusion était la suivante :

« La cause déterminante de l'immoralité de la vie ecclésiastique, et par suite la cause du scandale qui retombe sur les fidèles en détruisant dans leur esprit le sens du divin qui anime l'Eglise, en leur faisant voir dans leurs pasteurs de simples mercenaires ou tout au plus des marchands de choses saintes, est unique : le célibat. »

Le même opuscule proclamait hautement que le seul but poursuivi par son auteur — qui toutefois n'osait se nommer — était son désir de « voir briller dans l'Eglise de Dieu et surtout dans ses ministres cette sainteté dont le Christ a fait un devoir. » On voulait donc attirer l'attention du nouveau Pontife « sur les plaies qui affligent l'Eglise, non pas pour la couvrir de honte, mais uniquement

pour que Sa Sainteté veuille bien les prendre en considération et éliminer le désordre si grave qui règne dans l'Eglise de Dieu. »

Le même opuscule affectait à l'égard du pape la plus profonde vénération. On y lisait ces lignes :

« Très Saint Père, nous nous prosternons à vos pieds et avec les larmes aux yeux, avec le cœur angoissé de tourments, avec l'esprit oppressé de désolation et d'un sentiment d'abandon, nous Vous prions instamment et de toutes nos forces d'écouter le cri de vos fils qui Vous demandent pitié et commisération. »

Et comme signature, l'auteur n'hésitait pas à écrire : « Les 90 % du Clergé italien ». Et dans le cours de l'opuscule, en effet, il était dit, avec une assurance impressionnante :

« Les 90 % des prêtres célèbrent habituellement en état de péché mortel et mènent une vie immorale. »

Sur quoi, le P. Mondrone, auteur de l'article que nous analysons observe :

« Que dirait-on si, par exemple dans l'Ordre des médecins, quelqu'un se permettait d'affirmer que 90 % d'entre eux sont des voleurs, que 50 % abusent ignominieusement des malades, que 70 % se sont enrichis en ordonnant des interventions nullement nécessaires et en faisant payer des prix d'usuriers, que 80 % pratiquent impunément l'avortement pour mettre à couvert l'honneur de leurs jeunes clientes, et ainsi de suite ? Sera-t-il vrai que seules les calomnies lancées contre le clergé resteront sans réponse ?

La réponse est donnée depuis longtemps. Il serait facile de dresser un catalogue des ouvrages anciens ou récents qui ont traité du célibat à fond pour en montrer la souveraine convenance et la nécessité canonique. Depuis la Révolution protestante, on peut dire qu'il est peu de sujets qui aient été plus souvent abordés par les écrivains ecclésiastiques ou par les ennemis de l'Eglise. Mais dans les insinuations qui se font jour actuellement, c'est dans une lumière nouvelle que les arguments contre le célibat sont présentés. Le ton est moins celui de l'attaque et de la critique, que celui de la plainte et du gémissement. On voudrait arriver à prouver que la loi du célibat est « inhumaine et anti-évangélique ». Sa suppression vaudrait au pape qui la prononcerait la gloire d'avoir accompli « un événement historique de première grandeur ».

Et sur quoi appuyer cette assertion ? Non certes en réclamant le mariage des prêtres comme un simple *remedium concupiscentiæ*. Ce serait quelque chose de trop grossier. L'opuscule cité plus haut parle tout autrement.

« Par la force de la volonté et avec le secours de la grâce, y lit-on, bien que ce ne soit pas sans de grandes difficultés, on réussit à dominer les forces de la chair. Mais en face des forces du sentiment, en face du commandement impérieux de la nature humaine qui veut pour l'homme le complément spirituel de la femme, le prêtre lui-même ne peut plus se convaincre qu'il doit renoncer à ce que la nature réclame. »

Le mariage est donc considéré ici — non sans raison du reste — sous son aspect sentimental, et en raison des puissances affectives dont il est la source. En outre, il y a dans le mariage un aspect qu'on peut appeler « le besoin assistantiel » : dans le célibat, le prêtre est contraint de vivre « sans assistance ».

L'Eglise qui, dès le principe, a proclamé la supériorité du célibat *consacré à Dieu seul* — et non pas du *célibat tout court* — sur le mariage dont elle a cependant fait un sacrement, se serait donc trompée depuis près de vingt siècles. Tout ce qui a été écrit, pendant tant de siècles sur la virginité serait à rejeter dans les ténèbres de l'erreur ! Quand Thérèse d'Avila écrivait : « Dieu seul suffit ! » quelle illusion n'exprimait-elle pas ! Mais comment oublier le discours adressé, le 15 septembre 1952, par Pie XII aux Supérieures générales des Congrégations de droit pontifical. On y trouvait les passages que voici :

« Un bon nombre... exaltent... le mariage au point de le préférer même à la virginité, et déprécient, à cause de cela la chasteté consacrée à Dieu et le célibat ecclésiastique. »

« Il faut affirmer — ce que l'Eglise enseigne clairement — que la sainte virginité l'emporte par son excellence sur le mariage. Le divin Rédempteur l'avait déjà suggéré à ses disciples comme un conseil de la vie parfaite, et l'apôtre Paul, après avoir dit du père qui donne sa fille en mariage : « Il fait bien », ajoute aussitôt : « Et celui qui ne la donne pas en mariage fait mieux. »

« Cette doctrine qui établit l'excellence et la supériorité de la virginité et du célibat sur le mariage... a été solennellement définie, comme dogme de foi divine au Concile de Trente, et les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont toujours été unanimes à l'enseigner. Nos prédécesseurs et Nous-même, chaque fois que l'occasion Nous en a été donnée, Nous n'avons cessé de l'exposer et de la recommander vivement. »

Qu'il suffise donc de rappeler les étapes de l'établissement du célibat. Il apparaît spontanément au sein de l'Eglise, d'abord dans les « vierges » que les premiers chrétiens tiennent en si haute vénération, puis dans les prêtres. Une pression profonde venant de la conscience chrétienne se traduit chez tous les grands évêques par la pratique du célibat. Le Concile d'Elvire en formule le principe vers l'an 300, et le déclare obligatoire. Le concile de Rome, en 386, de même. Vient ensuite une recommandation du pape saint Léon le Grand, au milieu du V^e^ siècle. A partir de ce temps, l'Eglise reste fixée dans son enseignement. Elle résiste à tous les assauts contre le célibat. Il y a des luttes épiques, au temps de Grégoire VII surtout et sous ses successeurs. Au concile du Latran de 1139, il est décrété : « Que ceux qui ayant reçu le sous-diaconat ou un grade plus élevé se seront mariés ou unis à une concubine, soient privés de leur ministère et de leur bénéfice ecclésiastique. »

Au surplus, fait remarquer l'auteur de l'article que nous résumons, est-il bien sûr que ceux qui vivent dans les liens du mariage soient plus et mieux soustraits aux tentations contre la vertu de la chasteté ? Combien de personnes mariées, au contraire, qui violent soit la fidélité conjugale, soit la loi des naissances ! Croit-on qu'un prêtre marié serait moins sujet que les autres aux périls qui menacent constamment les lois du mariage chrétien ?

L'idée fondamentale ici est celle qui est contenue dans cette définition du prêtre par saint Paul : *Homo Dei*. C'est parce que le prêtre est « l'homme de Dieu », qu'il doit être tout entier

au service de Dieu et des âmes. Et qu'on ne dise pas que la loi du célibat n'est plus de « notre temps » ! Notre temps, plus qu'un autre, a besoin de voir affirmer par l'exemple du sacerdoce catholique la sublimité du don de soi à Dieu, la supériorité de l'esprit sur la chair, le triomphe de l'amour mystique sur l'amour du monde. Tous les papes récents ont, tour à tour, insisté sur cette certitude. Citons seulement les exhortations au clergé suivantes : *Hœrent animo*, de saint Pie X, — *Ad catholici sacerdotii*, de Pie XI, — *Menti nostræ* de Pie XII, et tout récemment la lettre du pape Jean XXIII à l'occasion du centenaire du saint Curé d'Ars.

Il y a là une tradition catholique qui sûrement est irréversible.

XII
La délinquance juvénile

C'est encore à la *Civiltà cattolica*, en son n° du 3 octobre, que nous emprunterons une étude du P. Valentini, qui a pour titre, en italien : « *L'Opinion publique et les nouveaux aspects de la délinquance juvénile.* »

Il cite une enquête du journal italien *Il Tempo*, en une série d'articles commencés le 2 août sur cet étrange phénomène qui semble avoir éclaté dans tous les pays civilisés à la fois, c'est-à-dire aussi bien en Amérique qu'en Europe. De fait, il y a dans les pays atteints par cette contagion, des noms nouveaux pour désigner les groupes dont il s'agit : les *blousons noirs* en France, — les *teddy-boys* en Angleterre (ce qui veut dire à volonté les *gars-oursons* ou les *gars-Edouards*, car Teddy est le diminutif habituel d'Edouard), — les *Halbstarken* (demi-forts, en Autriche), — en Amérique, les *Teen-Agers* (gosses de 10 à 20 ans), — en Suède, les *Skunna-Folke* (morts d'ennui), — en Russie et en Pologne, les *Kuligani* (les Voyous). Il semble que le nom anglais : *Teddy-boys*, se soit répandu même hors d'Angleterre. En Italie, on s'en sert pour les désigner concurremment avec le nom de Voyous ou *Teppisti*.

Ce qui distingue particulièrement les délinquants juvéniles de cette sorte et invite à ne pas les confondre avec les « voyous » qui, hélas ! ont existé bien avant notre génération, c'est que les « Blousons noirs » sont organisés. Ils manœuvrent en groupes constitués, en équipes, si l'on peut dire. Ils reconnaissent entre eux un chef, qui s'est imposé par son audace, son cran, son cynisme, bien qu'il ne soit pas nécessairement le plus âgé, et qu'il puisse parfois être une fille et non un garçon.

Tous, ils sont dans ce que notre auteur appelle « l'âge évolutif », c'est-à-dire l'âge de la formation biologique et du passage de l'état d'enfance à l'état adulte. On sait que ce passage ne se fait pas chez tous au même âge et qu'il s'étend plus ou moins selon les sujets.

Les Blousons-noirs peuvent donc avoir de 10-12 ans à 20-25 ans. Dès qu'il se trouve parmi eux un chef, garçon ou fille, le groupe, ou comme ils disent le « gang » se constitue. Il prend un nom, qui est souvent apparenté à quelque groupe d'animaux de proie ou de tribus de Peaux-Rouges. L'inspiration leur vient, le plus souvent, soit de quelque film vu au cinéma, soit de quelque roman policier en vogue. Et cela suggère que le cinéma et la littérature « jaune » sont sûrement au nombre des causes qui expliquent le phénomène des *Teddy-boys*. Le gang s'attribue d'autre part un territoire où il n'admet pas de rivaux. C'est ce qui explique qu'il éclate, de temps à autre, des rixes plus ou moins brutales et sanglantes entre des bandes voisines qui s'accusent mutuellement d'empiètements sur leurs terrains réservés. — Il est vrai que d'autres causes peuvent provoquer les rixes de cette nature, notamment la conquête des bonnes grâces d'une fille.

Pour être admis dans le gang, il est de règle de fournir des preuves de son mépris des lois ordinaires de la morale. On exige un « exploit » caractérisé, tout comme, dans les corporations jadis, on demandait un « chef-d'œuvre » pour être reçu comme membre de l'union corporative.

Un autre des traits du phénomène, c'est la « gratuité » dans le mal. On accomplit des actes de violence ou d'immoralité, sans qu'ils rapportent autre chose que la gloire d'être revenu à l'âge des cavernes. On est « sauvage » avec délices. On ne sort jamais sans armes, mais ce sont des armes le plus souvent primitives : des gourdins, comme au temps des « Incroyables » sous le Directoire, des couteaux à cran d'arrêt, des coups-de-poing américains, des chaînes de bicyclettes, des nerfs de bœuf. Le dynamisme du gang se manifeste par des sévices contre d'autres jeunes, ou contre des isolés, des violences contre jeunes filles honnêtes, des bris de vitrines ou de glaces d'automobiles, etc. On a noté cependant ce fait : les Blousons-noirs sont en général prompts à se « dégonfler » devant la police. Le plus souvent, au commissariat, ils éclatent en bruyants sanglots, ils « vendent » volontiers leurs camarades, en rejetant sur les autres toute la responsabilité des faits qu'on leur reproche. En Amérique et en Angleterre, ces jeunes délinquants ont donné à maintes reprises des marques de « racisme ». Les jeunes blancs ne supportent pas les noirs. En Angleterre, il y eut des scènes racistes absolument lamentables et contre lesquelles les pouvoirs publics ont dû intervenir en force, mais parfois avec peu de succès.

Mais il ne suffit pas de décrire le phénomène, il faut en rechercher les causes et, si possible, les remèdes.

Parmi les causes, nous venons d'indiquer d'une part les mauvais films, d'autre part ce qu'on appelle tantôt la littérature jaune, tantôt la littérature noire. Mais si l'on interroge les spécialistes, c'est-à-dire les psychiatres, les pédagogues, les directeurs d'établissement de redressement, les psychologues de l'âge « évolutif », ils nous donnent des réponses, qui toutes, doivent contenir une part de vérité.

Pour beaucoup d'entre eux, la cause la plus grave est la *carence de l'éducation familiale*. Nous avons cité, ici même, cette triste réplique d'un professeur de lycée à un médecin de l'établissement, qui lui signalait de graves abus dans l'éducation de la jeunesse du lycée : « Vous avez raison, docteur, mais voyez-vous, les parents s'en f..., et dans ce cas, nous aussi ! »

La carence des parents prend deux formes. D'une part, les enfants sont abandonnés soit par l'un des parents, soit par tous deux à la fois. La Guerre, en privant les enfants de la présence des pères, a fait, comme toujours, beaucoup de mal. D'autre part, et le plus lamentable pour les enfants, c'est le divorce. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise catholique, de tout temps, l'a condamné.

En Amérique, toutefois, en dehors du divorce qui n'y est que trop fréquent, John Edgar Hoover, un grand spécialiste de la question, dénonce le fait du « *double job* » dans la famille. Il veut dire l'habitude qui existe en un trop grand nombre de foyers de vouloir à tout prix, pour avoir plus d'argent, que le père et la mère aient un emploi au dehors. C'est si tentant d'avoir deux « salaires » ! Mais on ne prend pas garde que cela signifie l'abandon des enfants. Des millions d'enfants seront donc confiés soit à ce qu'on nomme là-bas une *baby-sister*, une petite bonne sans autorité et parfois sans moralité, ou à une gouvernante noire, ou tout simplement au frère ou sœur aîné. La mère qui a un emploi, déclare Hoover, fait en somme plus de mal non seulement à ses enfants, mais à la société américaine tout entière qu'elle ne lui apporte de revenu par son travail à l'usine ou au bureau. La fonction éducatrice des parents est ainsi totalement négligée. L'avenir est sacrifié au présent. Dans tous les pays, comme la Suisse et même l'Italie où l'autorité des parents a été quelque peu mieux préservée, les *Teddy-boys* n'ont pas sévi avec la même virulence.

Mais la carence de la famille se manifeste aussi sous une autre forme : les parents, par une affection mal comprise, se croient obligés de « gâter » leurs enfants. Ils ne veulent rien leur refuser. Ils se souviennent avec amertume des rigueurs qu'ils ont subies eux-mêmes, dans leur jeune âge, soit en raison de leur pauvreté, soit parce que la discipline au foyer était alors plus sévère. Ils veulent épargner à leur progéniture des expériences dont ils ont gardé un mauvais souvenir. Ils vont donc bourrer les poches de leurs enfants de billets de banque, leur procurer toutes les distractions possibles, leur passer toutes leurs fantaisies. Les Teddy-boys sont donc bien souvent ce qu'on appelle chez nous des « fils à papa », ainsi que le dit le P. Valentini, qui, dans son texte italien, introduit cette expression en français.

Autres explications : les constructions nouvelles qui réunissent de nombreux locataires, mais ne laissent pas de place à la maison pour leurs enfants : il faut donc qu'on les envoie dehors. Ils se rassembleront, ils formeront des « gangs ». Toutes les banlieues des grandes villes connaissent cela.

Telles sont donc les causes principales. Espérons que, dans un autre article, le P. Valentini nous apportera les remèdes !

XIII

Le centenaire des Missions étrangères

Dans le vaillant *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, de novembre 1959, je relève avec plaisir l'article du P. E. Ollier, missionnaire au Siam, qui a ce simple titre : 1659-1959. Il est consacré au 3e Centenaire de la Société des Missions étrangères de Paris.

Ce fut, en effet, le 5 septembre 1659 que le pape Alexandre VII, par son Bref *Super Cathedram*, nomma Mgr Pallu et Mgr Lambert de la Motte, Vicaires apostoliques, puis, le 20 septembre, Mgr Cotolendi. Enfin, le 10 novembre de la même année, Rome donnait aux trois élus les Instructions de la Propagande. Et ce fut ainsi que commença la Société des Missions étrangères, dont on a pu dire qu'elle fut « une révolution dans l'Apostolat missionnaire ».

La révolution consiste ici en deux choses : 1° envoyer en pays païen d'Asie des prêtres séculiers; 2° leur donner comme instruction essentielle la formation sur place de clergés indigènes. Ce dernier point, d'importance capitale, n'était en somme qu'un retour à la tradition de la toute primitive Eglise.

A l'origine de ce mouvement se trouve... un jésuite français : le P. Alexandre de Rhodes (né en Avignon, en 1591, mort à Ispahan, Perse, en 1660). Après 35 ans d'apostolat en Cochinchine, il était pris, jugé, condamné à mort, puis exilé. Il revint donc en Europe et c'était pour signaler au pape cette lacune : absence de clergé séculier indigène. La Propagande avait déjà sa doctrine sur ce point : nécessité de créer un tel clergé. Innocent X veut donc faire du P. de Rhodes un évêque. Il se récuse et le pape le charge de trouver des hommes. Il parcourt l'Italie, puis la Suisse, sans aboutir. Mais le voici qui vient en France. Il se trouve à Paris, en 1652. Il a la bonne fortune de tomber sur une réunion de Congrégation de la Sainte-Vierge, — ce qui fait songer à ce qu'est aujourd'hui la « Légion de Marie ». Il y a là un groupe de jeunes clercs, tout brûlants d'ardeur. A la parole du P. de Rhodes, ils prennent feu.

> « Tous, dit un témoin, ils voulaient partir en Asie, parce qu'ils voyaient là une grande œuvre à accomplir et que l'Esprit-Saint leur mettait au cœur assez de générosité pour la tenter. »

Parmi ces jeunes clercs émergeait un prêtre de 26 ans, né à Tours, nommé François Pallu, le dixième des 18 enfants d'Etienne Pallu, conseiller et avocat au présidial de sa ville. Le P. de Rhodes le discerne, ainsi que deux autres. De fait il deviendra, selon son dernier biographe, « l'un des plus extraordinaires coureurs d'aventures du monde moderne ».

Mais la flamme court dans Paris. Le nonce recommande à Rome les trois élus du P. de Rhodes. Une très grande dame, la propre nièce de Richelieu, la célèbre duchesse d'Aiguillon, bienfaitrice d'un Vincent de Paul, promet une rente perpétuelle pour l'entretien de deux ou trois évêques. La Compagnie du Saint-Sacrement (d'illustre mémoire, très combattue toutefois, comme on sait, mais dont le rôle fut des plus importants) donne de son côté une somme considérable.

Des suppliques vinrent assiéger la Propagande. Mais il semble que la chose n'alla pas toute seule. A Rome, on prenait son temps, selon la coutume du lieu. De plus, une difficulté considérable apparaissait. Les Souverains Pontifes avaient octroyé au Portugal un droit de patronage, comportant

la tradition occidentale et l'âge moderne. Le Père R. M. Tonneau étudie la Tradition orientale ; le Père Abd-el-Jalil le jeûne du Ramadan, Mme Drevet les jeûnes de Gandhi, le Dr Claudien le jeûne des religions du passé et des primitifs, et plusieurs médecins, ainsi que d'anciens prisonniers de guerre apportent leur avis sur les aspects physiologiques et psychologiques du jeûne, volontaire ou forcé.

Il y a là une mine d'idées et de renseignements. A vrai dire, les données strictement scientifiques et médicales sont moins concluantes qu'on aurait pu l'espérer. Mais le sens religieux du jeûne et son conditionnement psychologique apparaissent avec une grande clarté. Le P. Régamey n'est pas tendre pour la théologie morale moderne, qui, selon lui, n'est ni une « théologie », ni une « morale » au grand sens de ces mots (p. 9-10 et 140), et qui a précisément oublié certains des fondements les plus traditionnels du jeûne. Mais il se garde de proposer des solutions pratiques capables de suppléer aux déficiences des auteurs classiques : le moment n'est pas encore venu. Il montre seulement, à juste titre, qu'il faut mettre en valeur l'âme du jeûne, et insister en même temps sur sa rigueur, compatible, en principe, avec l'observation du devoir d'état. Quant à la pratique, elle variera selon les cas et les circonstances.

Ce livre n'éclaire pas seulement la question du jeûne : il fait mieux connaître la nature de la vie chrétienne et les moyens d'y progresser. A ce titre il n'intéressera pas seulement les théologiens, les prêtres et les religieux, mais aussi les fidèles fervents.

Gabriel BULLET. — **Vertus morales infuses et vertus morales acquises selon S. Thomas d'Aquin.** — 180 p. (23 × 16). — Editions universitaires, Fribourg (Suisse).

Le problème évoqué par le titre de cet ouvrage n'a pas fini de rebondir. Au fait, n'est-ce pas parce qu'il évoque, comme le souligne l'auteur dans son introduction, la délicate question des rapports entre l'ordre surnaturel et l'ordre naturel ?

Existe-t-il des vertus morales infuses, comme le prétend l'enseignement plus commun des théologiens ? Non, répond un certain courant de moralistes, représenté aujourd'hui par Dom Lottin, entre autres. On connait les travaux de l'érudit bénédictin à ce sujet : soit les articles qu'il publia ces dernières années dans les*Recherches de théologie ancienne et médiévale*, soit son volumineux ouvrage *Psychologie et morale aux XIIe et XIIIe siècles*, dont il donna un résumé dans sa *Morale fondamentale*. Selon lui, tout en reconnaissant que la thèse des vertus morales infuses est bien ancrée dans les écoles au temps de saint Thomas, cette opinion ne s'impose pas. D'une part, l'existence des vertus morales infuses n'est pas nettement définie par l'Eglise. D'autre part, le gros argument avancé par S. Thomas, à savoir : la nécessité des vertus morales infuses comme principes subjectifs intrinsèquement proportionnés à des objets formels nouveaux, lui paraît une pétition de principe : l'influence de la foi et de la charité est assez puissante pour régir la vie morale surnaturelle ; elle pénètre suffisamment les actes des vertus qu'elle commande, pour les rendre surnaturels en eux-mêmes. Au reste, cette théorie niant la nécessité des vertus morales infuses n'est peut-être pas si étrangère à saint Thomas lui-même.

On trouve dans le présent ouvrage une autre réponse. Une première partie présente l'historique de la question, et montre les deux courants qui, de l'antiquité grecque à S. Thomas, von concourir à définir la vertu morale. Le premier est représenté par Aristote, dont S. Thomas reprendra l'analyse psychologique. Il ne peut évidemment être question des vertus surnaturelles. La vertu est une disposition acquise, consistant dans la mesure fixée par la raison : le juste milieu rationnel. Avec l'enseignement du Christ, la vie morale vertueuse reste bien un idéal de grandeur humaine, mais conforme à la nature de l'homme divinisée par la grâce. Ce que vise la vertu, c'est non seulement le bonheur, la perfection de la nature, mais le Royaume de Dieu. « Toute la vie humaine est désormais soulevée au-dessus d'elle-même par un souffle puissant d'espérance théocentrique que la tradition apostolique exprimera dans ce cri constamment répété : maran atha » (p. 15). La vertu sera dès maintenant imitation de Dieu, vie d'enfant de Dieu dès ici-bas, à base de charité. Mais aussi ce sera une grâce, toute gratuite ; elle vient d'en haut. Et c'est ce qu'a bien perçu S. Augustin : le rôle de la vertu est de conduire à Dieu ; d'où toute vertu qui n'est pas orientée vers Dieu n'est pas une vraie vertu ; et la reine des vertus est la charité, qui nous unit à Dieu. Les vertus morales seront comme des modalités de cette unique vertu. A la connexion des vertus morales dans la prudence, qu'avait établie Aristote, se substitue la connexion des vertus morales dans la charité. Tel est le double courant devant lequel on se trouve au XIIe siècle : le premier, d'inspiration aristotélicienne, influera la tendance porrétaine et souligne l'authentique valeur des vertus morales naturelles ; le second, plus théologique, inspire la définition de la vertu selon P. Lombard et affirme l'infusion des vertus morales au baptême.

Que pense S. Thomas placé devant ce double courant ? Les pages capitales de l'ouvrage semblent se situer ici, dans l'analyse de la notion de fin, fin ultime et fins intermédiaires, fin ultime subjective et fin ultime objective : Dieu, Bien absolu. *In concreto*, saint Thomas n'envisage que la béatitude surnaturelle comme fin ultime. Mais il sait bien que cette fin n'est pas la fin ultime proportionnée à la nature prise en elle-même. « Il distingue nettement un ordre de choses naturel, qui fait l'objet des recherches du philosophe et un ordre de choses dépassant la nature, surnaturel, dont s'occupe le théologien, et qui est l'ordre concret actuellement existant » (p. 64). Le changement de fin ultime implique ainsi l'infusion des vertus morales. Cette fin ultime, en effet, est Dieu, non seulement Dieu aimé par dessus tout d'un amour naturel, mais Dieu aimé en lui-même et pour lui-même d'un amour de charité. La proportion des vertus avec la charité représente ainsi une forme qui les achève en leur état de vertu, une forme intrinsèque.

On peut difficilement résumer un ouvrage aussi fouillé et aussi riche, clairement présenté, solidement charpenté, bien documenté non seulement aux sources thomistes mais encore à d'autres écoles théologiques ou simplement aux philosophes moraux. Au fond, la question posée est celle de l'influence de la foi et de la charité sur notre vie morale. L'idée des vertus morales infuses ne fut-elle pas renforcée dès qu'on a vu cet influx de façon plus extrinsèque ? Quoi qu'il en soit de la réponse générale à cette question, on trouvera ici une excellente présentation de la doctrine thomiste.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1a decembris 1959

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)